

9. Le coq de Jannou

Chaque matin la famille Barbe était réveillée au chant du coq ! Rien de bien extraordinaire dans ce petit village de Saint-Maur où chaque maison possédait un poulailler.

Mais à entendre Jannou Barbe son propriétaire, le volatile n'avait pas son pareil dans tout le village ! D'abord une allure qui en disait long sur son caractère agressif mais en même temps une rapidité de jugement qui lui permettait très vite d'adopter le bon comportement et de savoir prendre un minimum de risques :

Au premier coup d'œil, notre coq savait à qui il avait affaire. Mieux que quiconque notre gallinacé savait se débarrasser d'un chien trop curieux, d'un enfant malhabile ou d'un chat malicieux... Gonflant son cou superbe et luisant à la façon du cobra, agitant ses ailes, il s'élevait sur ses pattes robustes armées de solides ergots recourbés et effilés, la crête sang de bœuf épaisse et dentelée, l'œil aux aguets et le bec toujours prêt à fondre. Ce brave coq ne savait pas dissimuler, et pour son patelin de maître, il représentait le courage, l'audace, autant de vertus dont était dépourvu notre pauvre homme...

M. Barbe avait même un jour voulu auprès de Fifine, sa chaste épouse, imiter son coq qu'il avait vu se pavaner devant une poule et mal lui en prit car notre amie eut tôt fait de le remettre à sa place prétextant qu'il n'avait plus l'âge !

Il fit semblant d'y croire et à la réflexion, Jannou jugea l'épreuve au-dessus de ses forces et à vrai dire l'entreprise risquée ! Il faut savoir parfois renoncer à ses envies. Faute de grive, ...il vaut mieux faire abstinence se disait à lui-même notre bon Jannou !...Il se contenta de s'extasier sur les amours du coq qui, comme un fait exprès, n'arrêtait pas de séduire les poules de la basse-cour. Faisant semblant d'avoir trouvé quelque pitance, son gloussement intempestif attirait son harem et, là, ayant choisi sa courtisane du moment, il la serrait de très près avant de l'obliger à coups de bec à s'accroupir et à dévoiler ses charmes. C'est alors que notre beau coq piétinait sans vergogne sa dulcinée ébouriffée qui, complètement soumise, attendait patiemment que son seigneur et maître lui applique sa semence. Jannou se sentait alors comme vengé de ses tentatives infructueuses et c'est avec beaucoup de plaisir qu'il voyait s'ébattre le coq et pousser son cocorico triomphal ! Ce sacré coq était un peu son double, celui qu'il aurait souhaité être.

Le psychologue pourrait en tirer matière à réflexion. Tout le monde au village connaissait cette mystification et l'amour que portait l'homme à l'oiseau. Il ne se passait pas un seul jour sans que Jannou rendît visite à son autre lui-même. Madame Barbe avait fini par en prendre ombrage et se montrait parfois jalouse du coq au point de le houspiller sans ménagement lorsqu'il s'approchait un peu trop près d'elle. Bien souvent elle l'écartait d'un coup de pied peu charitable lorsqu'il osait se mêler à ses congénères pour partager les grains que répandait à ses pieds Fifine.

Pour Jannou, le coq représentait la noblesse mâle par excellence. D'abord son allure, tel un monarque, ce coq savait comment se faire obéir et ne tolérait aucune incartade de la part de sa basse-cour. Cela seulement aurait suffi à faire aimer ce prince, mais Jannou était aussi en admiration devant le plumage de l'animal. C'est vrai que notre oiseau revêtait une superbe

parure, plumée à faire pâlir tous les coquelets du voisinage ! Les longues plumes recourbées ou faucilles bleutées de la queue bouclaient en retombant et son camail moiré aux reflets métalliques sans cesse ondoyants finement ajusté lui couvrait une partie des épaules. Cette allure distinguée lui donnait un air majestueux et protecteur auprès de ses compagnes ébouriffées toujours abusées mais consentantes dont le plumage ou plutôt ce qu'il en restait faisait peine à voir.

Au village, les distractions étaient rares. Quand il avait fini d'admirer son coq et qu'il avait arrosé sur demande les quatre plantes aromatiques du jardin auxquelles tenait particulièrement Madame Barbe, donné une brassée d'herbe fraîche aux lapins silencieux et à demi endormis, et demandé la permission de sortir prendre un peu l'air, M. Jannou Barbe un moment sur le pas de sa porte, reniflant bruyamment une prise de tabac ordinaire qu'il versait dans le creux de la main, se dirigeait en tanguant quelque peu vers le Cercle « *Les copains d'abord* » créé par une dizaine de copains à la suite d'un échec cuisant aux dernières élections municipales.

Cet estaminet privé réunissait là une sacrée bande d'individus divers plus ou moins originaux mais tous animés d'un même esprit vengeur et querelleur à souhait ! Arrivé au Cercle où déjà l'attendaient ses trois autres compères bien assis à l'ombre du ficus, Jannou eut un mot aimable pour chacun. Avant même qu'il fût arrivé, le premier qui l'avait aperçu alla chercher auprès du tenancier, le brave Isaac, le jeu de cartes espagnoles qui leur permettrait de jouer à *la brisca* jusqu'à bien tard !

Les compagnons de jeu de Jannou n'étaient pas des tendres non plus. Il y avait là le plus instruit d'entre eux et certainement le plus sage, M. Moïse Chouraqi, l'ancien secrétaire général de mairie, grand blessé de guerre : il avait eu le bas des deux jambes, au-dessus des malléoles, gelé dans les tranchées en Serbie le 28 novembre 1915 et depuis il portait des prothèses et une canne qui l'aidaient dans ses mouvements toujours bruyants. Voir cet homme de belle taille avancer dans cet équipement faisait peine à voir. Cette terrible infortune ramenée de la guerre des Balkans lui avait permis de bénéficier d'une pension d'invalidité de l'Etat et de la retraite du combattant. L'emploi de secrétaire de mairie lui avait été pour cette raison réservé.

Moïse remplissait parfaitement sa tâche ; très compétent et d'une totale honnêteté, il en savait certainement davantage que le maire ou ses conseillers qui devaient leurs titres pour la plupart à leur condition ou à leur situation.

Le secrétaire de mairie n'était pas toujours d'accord avec le conseil municipal mais il obéissait. En dehors de son temps de travail, il préférait la compagnie d'êtres certes de moindre importance mais tellement plus sympathiques et plus vrais ! L'équipe des *inspecteurs des travaux finis*, c'est ainsi qu'on avait fini par les appeler au village, puisqu'ils avaient tout le temps pour juger de ce qui se faisait ou ne se faisait pas au hameau.

Moïse avait dû accepter cette compagnie aux manières rustres et pas toujours très catholiques, ce qui pour un juif n'était pas surprenant et quelque peu rassurant après ce que le pays avait vécu quelques années auparavant lorsque l'on se mit, pour imiter la Métropole, à plébisciter Pétain et plus tard à dénoncer ou à courser le juif ! Moïse savait tout cela, il en avait souffert, il savait aussi qu'à cette époque il ne put compter lui et sa nombreuse famille -il avait eu huit

enfants : six filles et deux garçons - que sur ces êtres simples et frustrés qui contrairement aux familles respectables et notables du village lui avaient maintes fois évité l'opprobre et l'humiliation et bien souvent offert de partager leur maigre pitance.

Moïse leur en était reconnaissant et c'est bien pourquoi il était toujours prêt à pardonner leurs grossièretés ou leur manque de savoir-vivre.

Moïse était plein de délicatesse et bien que d'origine fort modeste, il était très instruit, le seul au village à lire autre chose que *l'Echo d'Oran*, le *Chasseur Français* ou *l'almanach Vermot*. Disposant d'une bibliothèque peu commune en ces lieux et en ce temps, il avait beaucoup lu et c'est souvent qu'il citait Victor Hugo, Voltaire, Montaigne ou Proust.

Il aimait la compagnie des jeunes qu'il traitait toujours avec considération et amitié et avec qui il aimait partager ses connaissances. Ses vieux amis ne le comprenaient pas toujours mais *l'homo sapiens* que représentait pour eux ce juif installé bien avant eux dans le pays leur inspirait du respect et de la considération.

Comme lui et peut-être aussi grâce à lui, ils partageaient les idées nouvelles et c'est chez lui en 1942, qu'ils avaient écouté de nuit clandestinement autour du poste TSF la voix nasillarde représentant l'espoir « *Ici radio Londres...Les Français parlent aux Français !...* » A cette époque c'était faire acte d'héroïsme que de braver les interdits et comme partout ailleurs il existait à Saint-Maur des oreilles dont il fallait se méfier !...

Le plus jeune d'entre eux, le plus drôle aussi, était l'ancien facteur Menetto, de son vrai nom Joseph Rubio, toujours sur le point de faire une blague. D'origine espagnole, Menetto avait l'art de mettre en colère notre Jannou qui lui en voulait pour deux raisons. Jannou était d'origine béarnaise et à ce titre comme tout bon Français débarqué dans la Colonie peu après la conquête, il estimait normalement devoir jouir de prérogatives auxquelles ne pouvaient prétendre ces nombreux étrangers nouvellement arrivés d'Andalousie et qu'il jugeait beaucoup trop frustrés, entreprenants et prétentieux. De plus, il avait surpris notre « homme de lettres » à faire un brin de causette à Fifine son épouse. L'Espagnol était un boute-en-train et à sa manière, la casquette de travers, de belles moustaches en croc, des yeux bleu-vert toujours émerveillés, il pouvait sous prétexte de distribuer le courrier, rester des heures à bavarder sur le seuil des portes, espérant toujours être invité à prendre un verre qu'il avalait d'un trait goulûment avant de prononcer dans sa fuite « Excusez-moi mais pendant le service pas plus d'un verre ! »

On le disait plus direct et moins précautionneux avec quelques mauresques toujours prêtes à lui ouvrir leur porte ! Peu regardant sur la propreté de certaines d'entre elles, il les trouvait très à son goût et davantage piquantes que sa *Pascualina* trop volumineuse à son gré, et qu'il savait par ailleurs secrètement heureuse de le savoir en d'autres mains et loin du lit conjugal ! Le troisième de ces gais lurons n'était autre que le père Taïeb, un vieil arabe, qui habitait au fin fond du village, près du pont et qui portait hiver comme été un éternel manteau noir et lustré. Il vendait habituellement des œufs et des volailles. Lui aussi savait se faire entendre de la gent féminine à qui il donnait, très souvent et à la demande, des recommandations et des remèdes pour soigner les enfants toujours plus ou moins malades. A l'époque des grenades surtout, tous ces marmots accrochés aux basques de leur mère, avaient les yeux rougis et purulents, la morve au nez et les fesses à l'air pour être plus rapidement opérationnels lorsque le mal de ventre les obligeait à se vider parfois jusqu'au sang ! Très ami avec tout le monde le

brave Taïeb était toujours prêt à rendre service. On ne l'avait jamais vu saoul et c'était pour tous le meilleur des sésames !

Ces quatre hommes d'origines très différentes représentaient à petite échelle la nouvelle population de l'Algérie. Bien des années avant, nous connaissions *le vivre ensemble* si difficilement réalisable de nos jours ! Ils se retrouvaient presque chaque soir pour la partie de cartes. On les entendait parfois de loin, se quereller ou plus souvent se moquer de l'un d'entre eux qui avait voulu tricher ou qui avait prétendu avoir lancé la mauvaise carte à la place de la bonne ! Ces bruits attiraient parfois quelques curieux moins âgés et moins assidus, qui venaient se grouper autour du quatuor. Ces spectateurs espéraient toujours remplacer l'un ou l'autre des joueurs et ainsi profiter de la prochaine tournée d'anisette ! On attendait le moment toujours très convoité où l'un des « copains comme cochons » piquerait sa crise et abandonnerait la partie...

Un jour que Jannou, pris de colère, jeta ses cartes et partit sans se retourner, sous la risée de ses camarades, Vincent Quiliès qui n'attendait que cet instant pour proposer de le remplacer, s'empressa de ramasser le jeu de Jannou et prit sa place. Depuis que ce dernier l'avait traité de jean-foutre et de bon-à-rien ce qui évidemment ne se fait pas entre gens de bonne compagnie et surtout devant témoins, Vincent nourrissait une envie secrète de se venger. L'occasion était trop belle pour ne pas en profiter.

Vincent avait, certes, des défauts connus de tous, mais il savait comme personne raconter des histoires. On recherchait sa compagnie, pour le plaisir de l'entendre se moquer avec justesse et pertinence des uns et des autres mais aussi de lui-même et de ses proches ! Très soigné de sa personne, et toujours très parfumé, Vincent portait de grosses lunettes noires et fumait de délicates cigarettes américaines qu'il plaçait tout au bout d'un porte-cigarette plaqué or.

On pouvait l'avoir entendu raconter ses mêmes histoires et toujours en rire ! Il avait ce que les autres qualifiaient de *mucha gracia*, c'est-à-dire beaucoup de grâce à les raconter ! Il possédait d'autres talents cachés si l'on en croit ce qui se disait au village : on lui attribuait de nombreux succès féminins et pas des moindres ! Les supposés cocus, pour la plupart notables du village, semblaient l'ignorer. Etaient-ils vraiment ignorants du fait ou préféraient-ils eux aussi, pour des raisons insoupçonnées, ne pas attribuer foi à ces racontars ? Mal aimés peut-être mais cocus non ! Reconnaître qu'ils l'étaient les aurait ridiculisés et obligés à prendre certaines résolutions qu'ils détestaient devoir prendre. Aussi la sage raison ou le calcul avisé l'emportait bien souvent sur l'esprit de vengeance et, contre mauvaise fortune, ils affichaient une totale sérénité, allant jusqu'à inviter encore plus souvent l'auteur du supposé délit ! Ce qui avait pour effet de calmer les ardeurs de l'épouse volage se croyant ainsi découverte et de renforcer l'amitié avec l'amant dont sa propre conduite lui paraissait alors insoutenable !

Dans le village, dépités par cette attitude pour le moins surprenante, on finissait alors par douter de la rumeur et ne plus y croire. Vincent était mon oncle. J'ai donc plus que quiconque tenté d'en savoir davantage sur le sujet. Mais jamais je n'ai pu entendre ce qui aurait pu le condamner. Il en riait bien fort lui-même, traitant de sots patentés (pour ne pas répéter une grossièreté) tous ceux qui rapportaient ces ragots, ce qui mit un terme à mes doutes et le lava de tout soupçon. Vincent avait d'autres cordes à son arc ! Il savait être un homme de bonne compagnie et pour être apprécié, il avait toujours des idées qui médusaient son entourage. Avec le temps je pense qu'il était resté un peu enfant, ce qui d'ailleurs le faisait apprécier des jeunes qui se sentaient plus proches de lui que de leurs propres parents. Il nous apprenait à

piéger les oiseaux, à élever en cage les jeunes chardonnerets, à attraper les couleuvres à la main, à faire fumer les caméléons (peu charitable), s'émerveillait au chant du verdier...C'était grâce à lui que, peu avant Noël, on allait la nuit en bande réveiller les amis du village et se faire verser à boire ! C'était la fameuse *samboumba*, une vieille coutume venue d'Espagne. Comme par hasard, Vincent s'arrangeait pour tambouriner aux portes des couche-tôt, des personnes les moins accommodantes et les moins sympathiques du village obligées devant les circonstances et surtout le nombre de céder et faire bonne figure ! C'est encore lui qui proposait de faire mille tours pendables comme déplacer la nuit les tables et chaises des quatre cafés du village...ou les interchanger, histoire de rigoler le lendemain matin ! Plus risqué, il avait osé attacher un soir le dernier wagon du tramway au heurtoir de la gare ce qui provoqua inévitablement au départ du train le lendemain matin, la chute de tout le contenu, de la vaisselle principalement ! ...C'est encore lui qui après avoir récolté auprès de ses supporters et amis quelques billets et pièces de monnaie, s'offrait de faire un bon *arroz con pollo*, *gaspacho* ou *paella*.

Manger en sa compagnie, entre hommes loin des épouses, était pour beaucoup une distraction de premier choix !

Ce jour-là, j'eus beau m'approcher du groupe des joueurs, je ne pus entendre ce que Vincent, qui venait de prendre la place de Jannou, leur disait secrètement dans le creux de l'oreille, ses deux mains rabattues en cornet. Ils éclatèrent de rire et je n'eus la réponse que bien plus tard.

Tout le monde était là pour festoyer. Vincent entouré de deux volontaires surveillait la grande poêle noire et profonde qui mijotait sur un trépied de grande taille. Un feu vif soigneusement entretenu agitait à gros bouillons le riz coloré au safran et les viandes appétissantes et variées. L'ensemble prit des couleurs, et un fumet particulièrement délicieux s'en dégagait réussissant à ramener le calme au sein de la compagnie. Ils étaient là, tous les *Inspecteurs des travaux finis*, y compris bien sûr Jannou qui comme d'habitude avait cessé de râler depuis longtemps.

Après avoir bu maintes anisettes où l'eau n'apparaissait qu'en quantité infinitésimale et avalé de grosses fèves bouillantes rougies au cumin et de l'oignon tendre à profusion, nos compères, s'apprêtaient à ripailler dans la bonne tradition. Ils prirent place autour d'une grande table de bois brut qui en avait vu d'autres ! Des traces bien visibles d'anciens festins marquaient le bois un peu partout. Des assiettes dépareillées et des verres portant la publicité des anisettes Limiñana furent distribués et chacun sortit son couteau. Dans un coin, à l'ombre, un tonnelet de vin rosé d'Hammam-Bou-Hadjjar monté sur affût se préparait à voir défiler le plus gros de la troupe !

Aidé de ses deux marmitons, Vincent plaça au centre de la table l'immense poêle et se plut à servir grassement chaque convive ! Un silence étourdissant plomba l'assistance ! Seul le bruit des mandibules et des aspirations gutturales se faisait entendre. Tous, religieusement, savouraient le contenu de leur assiette en jetant furtivement un œil entendu à la cantonade ! C'était excellent ! Chacun eut des mots pour le dire et c'est surtout notre ami Jannou qui ne tarissait pas d'éloges sur ce plat qu'il jugeait exceptionnel et la viande particulièrement savoureuse, le poulet surtout, disait-il, se léchant soigneusement les doigts !

Comme quelques rares privilégiés, j'eus l'autorisation de partager ce repas et j'entendis alors au milieu des éclats de rires qui n'en finissaient pas, l'oncle Vincent, mais après lui Menetto et les autres, s'exclamer en direction de Jannou : « *Come, que del tuyo comes !* (1) » Malgré mon jeune âge et mes faibles connaissances de la langue de Cervantès, je ne fus pas long à comprendre ce que signifiait cette phrase qu'étrangement Jannou était le seul à ne pas entendre ! Le lendemain on sut que notre ami Jannou était allé visiter son poulailler et eut la désagréable surprise de ne plus retrouver son coq ! L'histoire ne dit pas qu'il mit cette fois du temps, beaucoup de temps à pardonner et à retrouver l'équipe qu'il qualifia désormais *l'équipe des bras cassés !*

(1) « Mange, ce que tu manges est à toi ! »



Le coq de Jannou